Bulletin météorologique.

Washington, 10 novembre—Indications pour la Louisiane—Temps beau ; plus froid dans le nord-est ; plus chaud dans la partie sud ; vents frais du nord.

Nouvelles d'Honolulu.

Presse Associée.

San Francisco, Californie, 10 novembre—Le vapeur Australia apporte à la Presse Associée les nouvelles suivantes d'Honolulu, datées du 2 novembre.

Les maladies dans les camps des soldats se propagent. De nouveaux cas sont constatés d'heure en heure. La fièvre typhoïde prédomine. L'hôpital militaire est encombré et le contingent d'infirmiers est absolument insuffisant pour les besoins.

Depuis le 28 août quinze soldats ont succombé. Sept sont morts de la fièvre typhoïde.

Hier soir il n'y avait pas moins de deux cent huit volontaires du New York sur la liste des malades. Tous les efforts sont faits pour mettre le camp dans les meilleures conditions sanitaires.

Les transports Valencia et Senator sont partis hier soir. L'Arizona, retardée par une avarie à son réservoir d'eau, partira dimanche pour Manille.

Le capitaine John Barneson, de l'Arizona, a démissionné. C. W. Ames, lieutenant en premier, a pris le commandement du navire.

Le général King garde la chambre depuis plusieurs jours, souffrant d'une plaie causée par la vaccination.

L'inflammation est sérieuse, et un empoisonnement du sang est à craindre.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

APRES L'AUDIENCE.

Chez Mme Dreyfus.

La première journée du procès en revision a dû être marqué d'une pierre blanche par les parents d'Alfred Dreyfus, qui doivent déjà entrevoir, dans un prochain avenir, non seulement le retour en France du condamnée de l'île du Diable, mais sa mise en liberté, et même sa réhabilitation. Ce sont peut-être des illusions, mais en tous cas des illusions respectables, surtout chez une femme qui a connu la pire des douleurs, et à qui on ne peut reprocher de ne pas croire, de n'avoir jamais cru à la trahison de son mari.

Il eût été intéressant de recueillir les impressions de Mme Dreyfus, de connaître son état d'âme, après une audience comme celle en question. Mais Mme Dreyfus ne se laisse pas approcher, elle reste invisible et garde pour elle et ses proches la joie qu'elle a dû éprouver à la lecture du rapport de M. le conseiller Bard. C'est en vain qu'on a insisté auprès de son père, M. Hadamard, chez qui elle demeure depuis la condamnation de son mari.

—Ma fille ne reçoit pas, a-t-il dit; elle vit dans la retraite attendant les évènements.

Comme on parle de l'ex-capitaine, de sa santé, qu'on dit excellente, du procès en revision, dont les différentes phases ne seraient plus un secret pour le condamné, M. Hadamard répond :

—Je ne veux rien dire du procès en revision, ce n'est pas le moment. Nous n'avons qu'à laisser aller les choses.... Non, je ne veux rien vous dire.

Et le père de Mme Dreyfus esquisse un geste et fait un mouvement de recul qui montre sa volonté de ne se livrer à aucune confidence. On aborde alors un autre point : la santé de l'ex-capitaine.

—Nous ne savons rien à ce sujet. Le capitaine ne parle d'ailleurs jamais, dans ses lettres de sa santé. Il ne nous entretient que de son honneur qu'il veut recouvrer, son honneur pour lequel il veut que nous travaillions sans relâche. Cependant, une chose nous permet de croire que son moral est aussi bon que sa santé. Nous avons reçu, il y a une huitaine de jours, une lettre écrite entièrement de la main du capitaine ; pareil fait ne s'était pas produit depuis fort longtemps.

Jusqu'ici les lettres nous arrivaient recopiées : seules les enveloppes étaient libellées de la main du capitaine. L'écriture est bonne, et telle qu'on peut l'attendre d'un homme bien portant physiquement et moralement.

—Cette lettre, dans les circonstances actuelles, lui fait-on remarquer, serait intéressante à publier.

—Oui, mais nous avons décidé de ne pas la livrer à la publicité.

Comment ils montent à cheval.

De tous les souverains d'Europe, nous apprend le «Cri de Paris», il n'y en a que quelques-uns qui sachent se tenir convenablement en selle.

L'empereur Guillaume aime le cheval, mais n'a pas d'assiette.

Le roi Humbert détient le record des «pelles».

Le Czar n'est pas féru de l'étrier; cependant il a de l'allure.

Le roi de Suède, le roi de Grèce et le roi de Danemark détestent l'équitation.

Le roi de Portugal pêche par l'embonpoint.

Le prince Ferdinand de Bulgarie est incapable de se tenir une heure en selle.

Le roi Alexandre de Serbie a peur des chevaux.

La reine de Hollande ne connaît d'autre sport que la bicyclette, et on le lui défend.

Un journal anglais, le «M. A. P.», vient de révéler que tous les princes anglais montent aussi gracieusement que le jockey Sloan.

Le roi d'Espagne adore les chevaux de bois.

Le président de la république helvétique va à pied. La raison? il n'a pas de cheval.

En somme, l'Europe ne compte que deux souverains qui sont bons cavaliers: l'empereur d'Autriche, le roi des Belges et—vous ne vous y attendiez pas—M. Félix Faure.

LE GRAND FRÉDERIC.

Le grand Frédéric avait, dit-on, l'habitude d'apostiller tous les actes et toutes les pétitions qui passaient sous ses yeux. Si l'on en juge par les extraits suivants que donne un journal allemand, ses commentaires manquaient souvent de bienveillance. On lit, par exemple, dans un Mémoire officiel: "Le chambellan *** annonce que, ayant écrit un gros ouvrage sur la généalogie du prince de Danemark, il a reçu de celui-ci une tabatière et une bague enrichies de brillants." Le grand Frédéric écrit en marge : "Je félicite *** d'avoir touché la juste récompense de sa mendicité."—Dans un autre Mémoire : "Le comte de Sadrasky souhaiterait obtenir de Sa Majesté, pour l'entretien de son domaine, un prêt à 4 o|o."—Réponse : "Me prend-il pour le grand Mogol ?" —"Le conseiller de guerre J.... demande un congé de six semaines pour se rendre à Pyrmont." En marge : "Le Conseil fonctionne très bien sans J.... Ce fainéant peut rester aux eaux toute sa vie."—Les boulangers de Potsdam, vu la cherté des grains, voudraient se faire autoriser à prendre du blé dans les magasins de la Ville. Annotation : "Ils en ont reçu plus de 500 quintaux. Ce sont des canailles. Le magistrat les fera fesser."—Brand, conseiller secret, réclame 113 thalers pour port de lettres et frais de bureau : "Je ne lui enverrai pas d'argent pour qu'il m'écrive. Il écrit trop. Cet animal me fait damner."—Le colonel de Lossow sollicite pour deux de ses officiers la permission de se marier. Note : "Quand des hussards prennent femme, ils ne valent pas un coup de fusil. Cependant, si ces deux-là s'engagent à bien me servir, je leur en passe la fantaisie."—Au reste, Frédéric n'encourageait pas plus les velléités matrimoniales de ses fonctionnaires que celles de ses soldats. Au sieur von Krosigk, de Peplitz, qui, sur le point de contracter mariage, désirait obtenir la clef de chambellan pour accroître son prestige, le roi de Prusse se contenta de répondre : "On n'a pas besoin de clef pour se marier."

Navire perdu.

Presse Associée.

Glencoe, Illinois, 10 novembre—Le Dall, un schooner à deux mâts portant une cargaison «d'arbres de Noël», s'est perdu aujourd'hui sur la côte de Glencoe.

On suppose que les cinq hommes de l'équipage ont péri.

Lynchage.

Presse Associée.

Charleston, Caroline du Sud, 10 novembre— Dépêche spéciale de Greenwood, Caroline du Sud, au «News and Courrier» :

On vient d'apprendre qu'un nègre a été lynché cette après-midi à cinq heures par un groupe d'individus près de Phœnix.

Ce nègre, du nom de Jeff Darling, était impliqué dans la bagarre et le meurtre d'Ethridge.

Le rapport du général Miles.

Presse Associée—

Washington, 10 novembre—Le rapport du général Miles, commandant en chef de l'armée des Etats-Unis, a été publié aujourd'hui par ordre du secrétaire Alger.

Le ton général de ce document est trouvé dans les premières phrases où, entr'autres choses, il est dit :

Les opérations militaires durant la guerre ont été extraordinaires, exceptionnelles et étendues. Cette déclaration est pleinement justifiée par le long récit des évènements importants qui, comme le démontre le général Miles, constituent l'histoire militaire de l'année 1898, la plus remarquable depuis la guerre civile.

Au point de vue de l'intérêt le document se divise naturellement en quatre chapitres, car s'il y est fait brièvement allusion à des affaires comme l'expédition militaire envoyée à l'Alaska, l'intérêt se concentre sur la partie du rapport qui a trait à la guerre avec l'Espagne.

Sous ce titre général le rapport traite des plans de campagne, des préparatifs de guerre, de la campagne de Santiago et des opérations du général Miles dans l'île de Porto-Rico, et, finalement, des importants changements dans l'organisation militaire actuelle qui, dans l'opinion du général Miles, sont nécessaires pour faire de l'armée une arme efficace pour la défense du pays.

On ne rencontre dans le rapport aucun signe de critique directe, quoique certaines phrases soient soulignées dans le but évident de justifier des détails du plan de campagne préalablement présenté.

Quant au récit des évènements le rapport n'est généralement composé que des dépêches officielles.

Au sujet de la guerre le général Miles commence par établir que le pays n'y était pas préparé. Il démontre comment l'immense quantité d'équipements laissés par les soldats après la guerre civile a été perduc ou est devenue inutilisable, au point que les effets de campement étaient insuffisants pour des opérations militaires.

Le général rappelle la loi votée par le Congrès préalablement à la guerre, loi tendant à l'augmentation de l'effectif de l'armée, et il cite sa recommandation d'employer 40,000 hommes à la défense des côtes, recommandation faite le 9 avril.

Majorité de Treize.

Presse Associée.

Washington, 10 novembre—A une heure avancée de l'après-midi M. Babcock, président du comité congressionnel républicain, avait pratiquement complété la liste des représentants élus au cinquante-sixième Congrès des Etats Unis.

Les derniers avis authentiques reçus établissent que deux districts restent douteux, le deuxième de la Californie et le douzième du Texas.

M. Babcock déclare que les chances y sont favorables aux démocrates. Il ne compte pas ces deux districts dans les rangs républicains.

Les comptes établis ce soir par M. Babcock indiquent l'élection de 185 républicains, de 163 démocrates, de 6 populistes et d'un républicain argentiste. Ces chiffres ne comprennent pas les districts douteux. En accordant ces deux districts aux démocrates, afin d'arriver à un résultat définitif, M. Babcock dit que les républicains auront dans la Chambre une majorité de treize sur tous les autres partis réunis.

Peu d'informations d'une nature précise ont été reçues ce soir par le comité démocratique congressionnel. Le secrétaire Kerr maintient que l'opposition aux républicains s'organisera et aura le contrôle de la Chambre des Représentants.

D'après les chiffres qu'il présente l'opposition aurait 180 voix, peut-être 181.

Déclaration de M. Harvey.

Presse Associée.

Chicago, Illinois, 10 novembre—E. H. «Coin» Harvey, président du comité démocratique des voies et moyens, a dit aujourd'hui :

Le résultat des élections récentes est, dans mon opinion, dû à deux causes, d'abord à l'organisation meilleure des républicains et à l'argent nécessaire pour rendre leurs forces efficaces, ensuite l'influence exercée sur la nation par le succès d'une guerre conduite par le parti au pouvoir, influence à laquelle il faut ajouter le fait que cette guerre n'est pas encore officiellement terminée.

Toutefois, la raison principale est l'organisation complète effectuée par les forces soutenant l'étalon d'or.

Nous devons nous réveiller et nous organiser d'une façon pratique, ou le peuple américain se trouvera bientôt dans les mêmes conditions que l'Asie ou l'Europe. Notre cause est la plus grande qu'un homme ait jamais soutenue dans le monde, et une organisation complète et pratique nous donnera une victoire écrasante en 1900.

L'anarchiste Lucheni devant le tribunal.

Presse Associée.

Genève, Suisse, 10 novembre—Quand la peine suprême que permettent les lois de la Suisse lui a été infligée Lucheni, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, s'est écrié :

«Vive l'anarchie», «Mort aux aristocrates».

Fait curieux. Chaque fois, aux cours des débats, que des paroles tendant à démontrer qu'il avait essayé de nier sa culpabilité ou d'échapper aux conséquences de son crime Lucheni a invariablement protesté et s'est ouvertement glorifié de son crime, qu'il avait prémédité, a-t-il dit.

A une occasion il a dit: J'ai fait de mon mieux pour rendre le coup mortel.

Il a déclaré que son mobile se trouvait dans les souffrances humaines. Ma doctrine, a-t-il répété fréquemment, est qu'on ne devrait pas permettre de vivre à celui qui ne travaille pas.

A Madrid.

Presse Associée—

Londres, 11 novembre—Le correspondant du "Daily Mail" à Madrid écrit :

M. Patenôtre et Sir Henry Drummond Wolffe, les ambassadeurs de France et d'Angleterre, se sont rendus aujourd'hui (jeudi) chez le duc Almodovar de Rio, ministre des affaires étrangères, pour s'assurer des motifs et des détails de la visite de l'empereur Guillaume.

Le ministre a déclaré que rien n'avait été officiellement préparé, que l'empereur d'Allemagne visitait l'Espagne incognito et que les autorités ne reconnaîtraient rien en dehors des saluts d'usage. Il a ajouté que le cabinet n'avait pas discuté la question et qu'aucune invitation n'avait été adressée à Guillaume.

Les deux ambassadeurs ont subséquemment discuté la question ensemble.

La population attache un grand intérêt à la visite de l'empereur d'Allemagne, visite qui a trait dans une certaine mesure, croit-on, à la situation politique.

Le retour de Dreyfus à Paris.

Presse Associée.

Londres, 11 novembre—Le correspondant du "Morning Post" à Paris dit :

Il a été décidé de ramener Dreyfus à Paris.

Les journaux allemands et le discours de Lord Salisbury.

Presse Associée

Berlin, Allemagne, 11 novembre—La "National Zeitung" dit :

L'Allemagne considère l'allusion à l'Amérique dans le discours prononcé par Lord Salisbury au banquet de Guild Hall comme la plus importante remarque.

Les allemands croient que c'est l'espoir de l'appui de l'Amérique qui a donné à Lord Salisbury le courage de parler avec résolution.

Le "Vossische Zeitung" et le "Berlin Post" commentent aussi les allusions de lord Salisbury et arrivent à la conclusion que le discours ne donne que peu d'espoir d'une paix prolongée.

Journaux Français.

Presse Associée

Londres, 11 novembre—Le discours prononcé au banquet du lord-maire par Lord Salisbury, spécialement ses allusions à l'Amérique, a produit une commotion en Europe.

Les journaux du soir à Paris, après réflexion, ont un ton plus satisfaisant que leurs confrères du matin.

Sur tout le continent les journaux expriment l'opinion que le discours constitue une grave menace pour l'avenir.

"La Liberté" de Paris dit :

C'est une question d'une entente anglo-américaine au sujet des Philippines, entente dirigée contre l'Allemagne.

"Le Journal des Débats" considère le discours comme "une invitation à l'Amérique de conclure une alliance contre l'Europe", mais il doute que les Américains" jouent volontiers le rôle de porte-queues de la politique anglaise.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra Français

LES RÉPÉTITIONS—"LA JUIVE".

M. Charley est un homme habile. Entr'autres qualités qu'il possède, il a, au plus haut degré, celle de l'entregent qui lui permet de pénétrer dans le monde des artistes, de se faire bien venir de chacun d'eux, de s'assurer leur concours, puis de faire entr'eux le choix qui convient le mieux au dessein qu'il poursuit.

Il nous en fournit la preuve, à l'heure qu'il est. Les quelques personnes qui ont pu assister, ne fut-ce qu'à un bout de répétition, sont étonnées de ce qu'elles ont entendu.

Il nous a été donné à nous-même d'entendre quelques morceaux de "La Juive", la pièce de premier début, et de "l'Africaine" qui passera à la seconde représentation, et nous pouvons affirmer d'avance qu'il est impossible de réunir, en dehors de Paris, un pareil groupe d'artistes de l'école française.

M. Selrack, le seul ténor dont nous nous occuperons aujourd'hui, parce que c'est le premier qui se fera entendre—dans la Juive—a assurément une voix superbe, d'un timbre à la fois puissant et, élégant et bien complète, bien homogène, du haut en bas de l'échelle vocale. C'est la première qualité que l'on remarquera en lui.

Mais ce n'est pas seulement une voix, c'est un chanteur, un artiste qui fait de son organe ce qu'il veut et le conduit où il le veut, sans effort apparent, sans cri désagréable, comme il est arrivé trop souvent à certain ténor de notre connaissance, à tous, dont nous n'avons pas besoin de prononcer le nom, parce qu'il est sur toutes les lèvres.

Nous prédisons, à coup sûr, à M. Selrack un très grand succès.

Quant à Mme Fiérens, elle n'a pas besoin de nos éloges : d'autres qui en savent autant que nous, ont fait son éloge avant nous, et mieux que nous ne pourrions le faire.

Nous renvoyons à plus tard nos petites appréciations sur MM. Gibert, Bouxman et Richard ; sur Mmes Bergès et Gaidan. Ils arrivent en seconde ligne sous notre plume, mais ils sauront bien se placer eux-mêmes au premier plan devant le public.

C'est "l'Africaine", qui servira de second début à la troupe, et du premier début à MM. Gibert, 1er ténor, et Gaidan, premier baryton.

La répétition générale aura lieu samedi soir.

Académie de Musique.

A l'Académie de Musique, on prépare, activement, la production de l'opéra-comique "Beggar Student," dont la première aura lieu, dimanche.

Tous les premiers artistes de la troupe, y paraîtront—les deux charmantes artistes, Mlles C. Lane et Millard, les deux excellents chanteurs, Murray et Green, ainsi que l'amusant Friar. Tous sont anxieux d'y déployer leurs talents, et le chef d'orchestre, Darling, n'épargne rien pour obtenir de parfaits ensembles de chœurs et d'orchestre. "Nanon" et "The Beggar Student," sont les deux premières productions de la saison d'opéra qui vient de commencer à l'Académie ; ils en assurent la durée.

"Nanon" peut donner une idée de ce que sera "The Beggar Student."

Grand Opera House.

C'est une très agréable reprise, que celle de "Led Astray," au moment où l'on s'y attendait le moins: elle attire la foule plus que jamais.

Dimanche, première de "Divorce"—autre pièce à succès.

Théâtres Tulane et Crescent

Au Tulane, "The Man from Mexico," fait toujours de superbes recettes, grâce à l'étonnant entrain de Collier.

Au Crescent, les deux joyeux comédiens, Ward et Vokes, que nous connaissons tous, se font applaudir, chaque soir, à outrance. Nous ne serions pas étonnés de voir cette pièce rester plus d'une semaine sur l'affiche.

Théâtre St-Charles--Hopkins

Beaucoup de monde, cette semaine, au St-Charles, ce qui prouve que la pièce des "Deux Orphelines" (Two Orphans) plaît au parterre.

Quant aux variétés (vaudeville), le programme sera complètement changé, la semaine prochaine. La direction nous promet un ventriloque célèbre, deux fameux tireurs français, et Baby Lund, qui s'est fait applaudir, pendant quatre mois consécutifs, à Chicago.

La pièce de résistance, sera "The Mysterious Mr Jones".

Lundi, mardi et mercredi soir, la Société du Pélican donnera, au bénéfice des porteurs de lettres, "Colleen Bawn".

Nous reviendrons sur cet intéressant sujet.

MOTS POUR RIRE

Siboulot a un rendez-vous au café avec un ami qui se fait attendre trois quarts d'heure.

—Vous m'excuserez, mon cher, dit l'ami arrivant en coup de vent, mon horloge s'était arrêtée.

—En voilà des histoires! réplique Siboulot grognon. Quand une horloge est arrêtée, on la remonte.

—Mais c'est une pneumatique!

—Une pneumatique!.... Eh bien! on la regonfle!

Dans un restaurant à vingt-deux sous.

Après avoir flairé un plat qu'on lui a servi et fait une moue significative, un habitué consulte la carte, puis la rejette avec découragement.

Le garçon, qui l'observe, s'approchant :

—Est-ce que monsieur n'est pas satisfait de la composition du menu?

—Au contraire, murmure le client, je me plaindrais plutôt de sa décomposition!

Il y avait aussi un reste d'amour pour la mère qui allait souffrir de l'arrestation de son mari et de ses enfants, car Zéphyrino et ses fils seraient arrêtés.... Mais c'était pour eux quelques jours de prison tout au plus, jusqu'à ce que tout fût expliqué.... Ils n'avaient pas trempé, en effet, dans l'assassinat de M. de Pompéry, tandis que pour l'ami de Liliane, c'était peut-être la mort. —Elle ne lutta plus.... Le devoir était là et elle était tout à fait décidée quand elle arriva auprès du Palais de Justice.... Même, elle cherchait ce qu'elle allait dire, les mots qu'elle prononcerait, toute troublée à l'avance en pensant que mille regards pèseraient sur elle... Déjà elle entendait les murmures sourds de la foule pressée, serrée entre les murs du monument .... Elle voyait des gens étagés sur les marches, des groupes restés sur les trottoirs.... que de monde!.... Quel serrement de cœur quand elle se verrait sous la curiosité de tout ce public.... quand sa voix s'élèverait dans le silence!

N'importe! Il le fallait!... Elle aurait ce courage!.... et elle hâtait le pas, quand tout à coup elle se sentit saisir brutalement par le bras, pendant qu'une voix ricanante disait :

—Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est Giovanina?

Elle leva les yeux, devenue livide, car elle avait reconnu l'accent de celui qui parlait, et elle vit devant elle son père et un de ses frères. Zéphyrino et Constantino méconnaissables tous les deux, habillés en messieurs, avec une redingote et un chapeau haut de forme. Elle resta sans voix, comme médusée....

—Où donc allons-nous ainsi? reprit le père, si vite, l'air si pressé? — Au Palais? On ne peut plus entrer. — Toutes les portes sont fermées.... Pourtant, c'est bien intéressant, ce procès. N'est-ce pas, Constantino?

Sans répondre, Constantino montra ses dents, — ce qui était sa façon de sourire.

Giovanina sentit ses jambes fléchir sous elle.

Elle voulut passer.

Zéphyrino se mit devant elle.

—Oh! oh! s'écria-t-il, on ne nous reconnaît plous?

Puis, d'une voix plus sévère, avec des yeux qui étincelaient de méchanceté :

—Je veux savoir où tou vas.

Giovanina tremblait comme un petit oiseau qui se sent pris par les chasseurs.

—Et, d'abord, reprit le père, nous avons oune question à régler ensemble. — Voilà des semaines que je te cherche.... Sais-tou que je pouis te faire ramener à la maison par la joustice? Je souis ton père.... Tou es minoure.... Je pouis te faire arrêter.... Et le coquin....

La jeune fille frémit.

Un coquin, Friluth! — Toutes ses adorations et toutes ses amours!

Elle voulut protester.

Zéphyrino ne lui laissa pas le temps.

—Allons, viens, nous avons à causer, dit-il, en l'entraînant plus morte que vive chez un petit marchand de vins situé près de là.

Giovanina n'osa pas résister.

Elle n'en avait pas la force....

Elle espérait, une fois dans l'établissement, pouvoir saisir un moment pour s'échapper. Pourvu qu'il ne fût pas trop tard, mon Dieu!

La pauvre enfant était déchirée par mille angoisses.

Le cabaret était à peu près vide.

Le père ouvrit la porte.

—Oun cabinet, commanda-t-il.

Et poussant devant lui Giovanina, étourdie par cette rencontre inattendue, il la fit passer dans une petite pièce dont un garçon venait d'ouvrir la porte ....Il y laissa entrer avec eux Constantino, demanda une bouteille de vin vieux.... puis quand on fut servi, il ferma en recommandant qu'on ne le dérangeât plus.

Giovanina restait immobile, épouvantée.... Elle avait toujours eu la terreur de son père et aujourd'hui plus que jamais, elle le redoutait, car elle pensait qu'elle avait songé à le trahir, et elle craignait qu'il ne lût sur son visage ses intentions ou qu'il lui en arrachât l'aveu....

Quant à Zéphyrino, il bénissait le hasard. Il était si loin de se douter qu'il trouverait là sans peine la fille ingrate qu'ils avaient cherchée si longtemps, lui et ses fils.... Il y avait deux jours seulement qu'il sortait, à peine remis de ses blessures.... Kianzo et d'Albane n'avaient pas quitté le lit.... emplissant le bouge de Saint-Ouen de leurs imprécations et de leurs projets de vengeance.

Mais Zéphyrino, moins gravement blessé qu'eux, avait fait un effort quand il avait vu annoncer dans les journaux le procès de Paul de Lagarde.

Il s'était levé, et comme Constantino allait mieux aussi, il l'avait emmené avec lui. Il voulait savoir comment les choses tourneraient....être là.... pour avoir les premières nouvelles.

La veille, ils avaient essayé de pénétrer dans la salle, mais ils n'avaient pas pu y réussir. Vers le soir seulement, quand la fatigue avait fait des vides dans les rangs des curieux, ils avaient pu se glisser dans le public pressé, entassé.

Ils avaient aperçu de loin l'accusé qu'ils ne connaissaient pas. Ils avaient vu Mme de Pompéry et essayé d'attirer sur eux son attention.

Mais soit qu'elle ne les eût réellement pas aperçus ou qu'elle n'eût pas voulu les voir, la comtesse n'avait pas eu l'air de faire attention à eux, ce qui avait vexé profondément l'Italien, qui se croyant mis comme un homme du monde, pensait avoir tous droits à être salué.

Il avait essayé, à la sortie de l'audience de se mettre sur le passage de Mme de Pompery, mais au moment où il croyait l'atteindre, la comtesse était montée dans sa voiture qui l'attendait, et elle avait disparu sans avoir jeté un regard à l'Italien.

Zéphyrino avait dit à son fils pour cacher son humiliation :

—Elle ne m'a pas vou!....

Il se retirait heureux de la tournure que prenait le procès.

Rentré chez lui, il annonça aux siens que tout allait bien, que mossou de Lagarde serait condamné et qu'ils n'avaient plus rien à craindre.

Il rapportait avec lui les journaux du soir contenant le commencement de l'audience, l'interrogatoire de l'accusé.... les dispositions des témoins.

—Il n'a pou rien expliquer, dit-il. On n'a pas crou à l'histoire du poignard volé. Il n'y a que moi si je voulais parler.

Et il paraissait très fier d'être ainsi l'arbitre des destinées d'un galant homme....

Il ajouta :

—Oun mot de moi, oun soul mot, et Mme de Pompéry, cette grande dame si fière, à l'air si dédaigneux, irait prendre la place de mossou de Lagarde.

D'Albane écoutait, dressé sur son grabat, la face pâle, les yeux flamboyants.

Il murmura :

—Ah! si je pouvais sortir!

—Eh bien, quoi? fit l'Italien.

—Je le dirais, moi, le mot.

—Et tou nous perdrais tous.

—C'est vrai, fit le blessé, retombant sur sa couche. Je chercherai une autre vengeance.

—Je t'y engage, dit Zéphyrino....

Le lendemain, dès le jour levant, l'Italien sauta à bas de son lit.

Il alla secouer Constantino qui dormait profondément.

—Allons debout!

Le jeune homme ouvrit les yeux hébétés, gros de sommeil.

—Quoi! qu'y a-t-il?

—Habille-toi!

—Vous partez déjà? demanda la mère qui venait de s'éveiller...

—Je veux être là-bas dès la première heure.... pour pouvoir entrer.... Il y aura oun monde fou....

Constantino haussa les épaules.

—Si nous n'avons pas de billet, dit il, nous ferons le pied de grue pour rien.

—Savoir, dit le père.... D'ailleurs, si tou ne veux pas venir... j'irai soul.... Voilà tout.

Et il commença à s'habiller.

Le jour entarit dans la cabane, éclairant les meubles, les objets.

Elle avait beaucoup changé.

Il y avait quatre lits maintenant, celui sur lequel gémissait d'Albane, un lit pour l'Italien et sa femme, un autre lit pour les deux enfants et un quatrième lit vide pour le moment et qui attendait Giovanina. — Le long des murs, des lithographies avaient été accrochées.... Il y avait une commode, des sièges. Oun petit palais, comme le disait Zéphyrino; ils étaient riches maintenant, ils pouvaient se payer tous les louxes.... Margarita ne pouvait se lasser d'admirer les changements survenus.

Par moments, son cœur de mère gonflait et elle poussait de profonds soupirs, pensant à Giovanina qui ne profitait pas de l'aubaine qui leur était tombée du ciel....

Dans la cahute, autrefois vouée à la continence et à la misère, les provisions regorgeaient, emplissant tous les meubles.

Des odeurs de cuisine montaient dès que le jour paraissait .... Il y avait du vin dans les caves.... du lard dans les buffets, du macaroni partout.

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt sous la bouteille.